

00166

NOTRE POLOGNE

revue mensuelle pour la jeunesse

Directrice

ROSA BAILLY

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e)

Comptes de Chèques Postaux : **Paris 880-96**

Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

Les abonnements
partent d'octobre

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



UNE CHAPELLE DU BORD DE ROUTE EN POLOGNE

(GRAVURE DE MME KRASNODESKA)

B.U.C. LILLE 3



D

021 947650 9

KILINSKI, le cordonnier-héros



*Kilinsky était cordonnier,
Il a délivré Varsovie...*



INAUGURATION DU MONUMENT DE KILINSKI A VARSOVIE

C'est le premier vers de l'hymne en son honneur, et c'est toute son histoire, sa belle épopée. Il a pris la tête du mouvement révolutionnaire en 1793, il a été fait colonel par Kosciuszko, anobli par le roi, jeté en prison par les Russes. Il est le héros de Varsovie qui lui a rendu un grandiose hommage.

Dimanche matin, temps lamentable ; des nuages, il fait froid ; une petite pluie fine commence à tomber avec une ardeur progressive. Et cependant depuis dix heures, les abords de la place des Krasinski sont envahis par la foule ; la police intraitable la repousse : il faut des cartes spéciales ; après beaucoup de palabres aux policiers excédés, on finit quelquefois par passer, les tramways sont arrêtés.

Des badauds, il y en a partout, ils sont innombrables. Pour la plupart, ce sont de braves artisans, aux mains calleuses, aux figures honnêtes sur lesquelles passent des éclairs de fierté : c'est un des leurs qu'on fête aujourd'hui, leur frère, un peu eux-mêmes. Pour un petit cordonnier de la Vieille Ville, la Pologne entière s'est dérangée.

La statue se dresse sur son socle de granit rose. Elle a été coulée avec les aigles russes arrachées des monuments de Varsovie, auxquelles on a ajouté deux vieux canons. Très simple, elle correspond exactement à ce qu'on attendait d'elle : Kilinski y est représenté au moment où il entraînait le peuple de Varsovie à l'assaut de l'arsenal russe, il brandit son sabre ; on croit l'entendre crier : « En avant » et on a envie de le suivre.

On a estimé que 20.000 personnes avaient défilé, dans un ordre symbolique : d'abord l'armée, puis la jeunesse : préparation militaire, scouts, écoles professionnelles, etc., puis les Corporations, toutes bannières dehors, il y en avait d'anciennes fort belles.

Les 17 voïevodies de Pologne étaient représentées. Je pense qu'aucune corporation, fût-elle la plus infime,

n'a voulu se dérober à l'honneur de venir saluer son héros.

Arrivèrent les corporations de Varsovie ; elles avaient monté des chars pleins d'imprévu. C'est ainsi que l'on vit s'avancer un magnifique canon de charcuterie : l'affût était le filet fumé, les roues de saucisses et de saucissons... (la chanson de Dame Tartine, un peu transformée) ; puis deux porcs fumés qui luttèrent avec cette inscription : « Un artisanat fort, c'est la puissance de l'Etat ». Les bouchers organisèrent un défilé à cheval, en costumes d'autrefois ; leurs représentants suivaient, haut-de-forme et ventres rebondis.

Les coiffeurs ne furent pas moins munificents : carrosse avec marquise en perruque poudrée (stoïquement, malgré le froid, elle découvrait ses fausses dentelles), char où des garçons frisaient même des indéfrisables.

Car beaucoup exercèrent leurs métiers devant nous — une vivante leçon de choses : les boulangers enfournaient leurs pains, les charrons et les tonneliers maniaient le marteau à tour de bras, les ramoneurs surgissaient d'une cheminée qui fumait (!), les pelletiers battaient leurs peaux, les menuisiers, amis du bon bois, avaient fustigé leurs ennemis, la malfaçon et le contreplaqué, etc..., les confiseurs portaient un énorme gâteau surmonté d'un panier en chocolat (tout cela n'allait-il pas fondre à la pluie ?) les joailliers portaient une énorme chevalière (était-elle aux armes de Kilinski, le cordonnier anobli ?) les tailleurs de pierre s'étaient constitués les gardiens de l'histoire, les fourreurs avaient installé une girafe sur un lit de fourrures, etc., etc... (leur bannière était doublée de vraie hermine).

Rien ne manquait. C'était un défilé plein de pittoresque, de verve et d'imagination.

On pouvait ainsi apprendre que la plus vieille corporation polonaise était celle des fabricants d'outils agricoles, fondée en l'an 900 (!?!), celle des confiseurs est parmi les plus récentes : 1781 ; les fourreurs datent du quinzième siècle.

A. L. Q.

UN VOYAGE EN VOLHYNIE

Le nom de Volhynie évoque dans nos imaginations un paysage de plaines sans bornes et de verdoyants pâturages, fertiles, vastes, ensoleillés, ou bien encore éveille en nous le souvenir du passé orageux, mais plein de gloire, de cette « marche » de la République Polonaise, où les chevaliers ne dépouillaient jamais leur armure afin d'être toujours prêts à combattre l'ennemi, et où se dressaient, pour la défense du pays, de nombreux châteaux-forts, puissants et menaçants.

La Volhynie !... Ce pays de lait et de miel, cet étrange grenier de la Pologne, outre sa valeur historique de contrée riche en souvenirs, est aussi un terrain particulièrement curieux, plein de merveilles naturelles, de beaux paysages, et dont les habitants se différencient de leurs frères des autres provinces polonaises par des caractères tout à fait originaux.

Les ruines majestueuses d'innombrables châteaux et forteresses, qui formaient autrefois une ligne de défense ininterrompue contre les invasions de l'Orient, créent aujourd'hui un décor caractéristique ; les temples, plus ou moins bien conservés, des différentes religions qui, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, ont fleuri dans la province de Volhynie ; les splendides résidences des magnats ; les pittoresques montagnes de Krzemieniec aux pentes raides où s'ouvrent parfois de profondes et mystérieuses cavernes, ou encore les

larges vallées voilées de brouillard ; les inaccessibles bords des rivières encombrés d'une végétation luxuriante ; par dessus tout cela, les bois d'azalées sauvages inconnus dans le reste de l'Europe, les mines, les légendes, font de ce pays une contrée de rêve qui séduit le touriste et l'attire comme un aimant.

Le nom de Volhynie vient probablement de Wolow (les bœufs) que l'on rencontre en longs troupeaux paisant dans les immenses pâturages.

Au cours des siècles, les frontières de la province ont changé bien des fois. Autrefois, la Volhynie dépassait à l'ouest la rivière Bug.

La partie nord est formée par la Polésie volhynienne ; c'est une plaine basse, marécageuse, sablonneuse par endroits, où croissent de misérables bois de pins, coupée par les affluents souvent débordés du Prypet, qui se dirigent tous vers le nord, comme le Styr. Pendant toute l'année, ces rivières roulent paresseusement leurs eaux endormies qui, au moment de la fonte printanière des neiges, se changent en torrents et en immenses lacs difficiles à traverser, et laissent en se retirant un lit complètement transformé par l'inondation. Des sables mouvants, des marécages et une maigre végétation accentuent encore la tristesse et la monotonie du paysage.

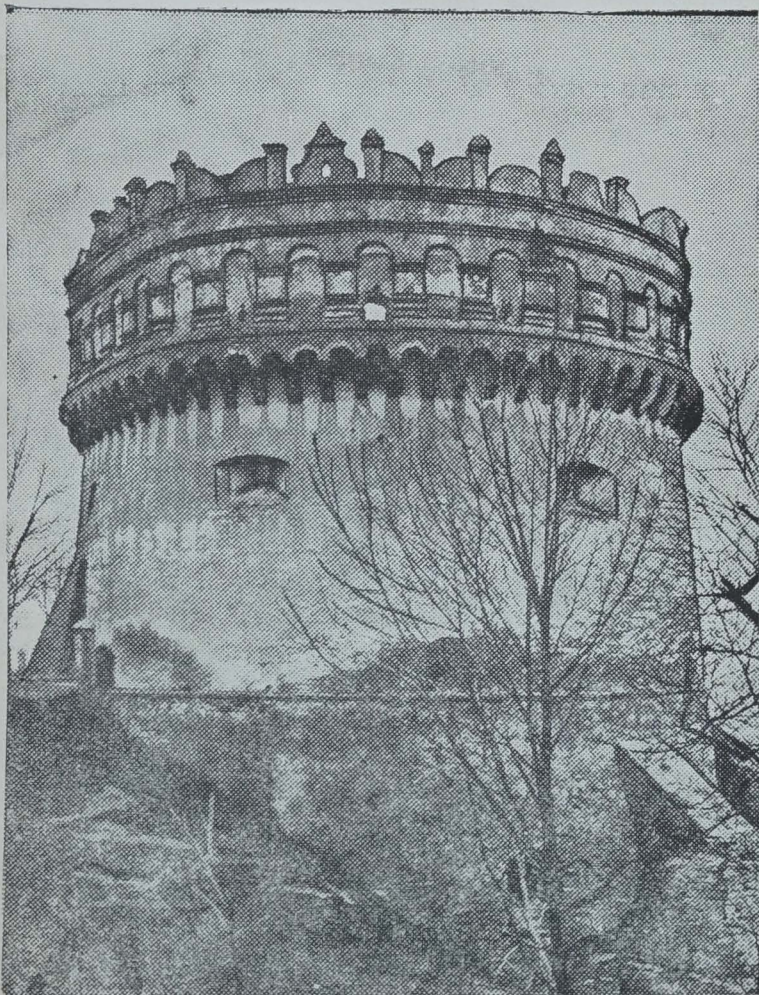
La véritable Volhynie, qui comprend le centre et le sud de la province, a un aspect tout différent. Ici, la terre est fertile ; des collines s'élèvent çà et là. L'agriculture y est prospère, surtout dans les parties tièdes, ensoleillées ; on y trouve par endroits de belles forêts d'arbres à feuilles caduques.

Enfin, une troisième partie est formée par la région la plus méridionale : c'est la Podolie volhynienne actuelle, appelée aussi « Suisse volhynienne ». Elle renferme quelques pittoresques chaînes de collines au milieu desquelles se trouve la Montagne de Krzemieniec, dont le plus haut sommet est le Mont du Château ou Mont de Bona.

Malgré le croisement des nombreuses civilisations qui ont fleuri sur son territoire, et bien que les Volhyniens pratiquent la religion catholique suivant le rite oriental, la Volhynie a su se soustraire à l'influence de Byzance et s'est tournée vers la culture occidentale, c'est-à-dire vers la Pologne. La tolérance des Jagellons, dont la devise était : « Egal avec les égaux, libre avec les libres », a agi à la façon d'un aimant, et s'est montrée ainsi plus efficace que la « force brutale » dont s'enorgueillit plus d'un puissant Etat.

Les invasions des Tartares et la révolte plus terrible encore des Cosaques Noirs conduits par Chmielnicki (1648-1651), au cours de laquelle presque tous les châteaux furent détruits, les villes et les villages, les palais et les gentilhommières pillés et brûlés et la population, sans différence de religion et de nationalité, égorgée, firent de ce beau et riche pays, un amas de ruines qui ne recouvra son ancienne prospérité qu'après de longues années.

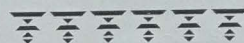
Après les partages de la Pologne, la Volhynie, à l'exception d'une toute petite bande de terre, fut prise par la Russie. Mais l'occupation russe, au début, se fit fort peu sentir, car l'administration était restée entre les mains polonaises, et la culture polonaise continuait de fleurir dans la province.



UNE TOUR DU CHATEAU D'OSTRÓG (14^e SIÈCLE)



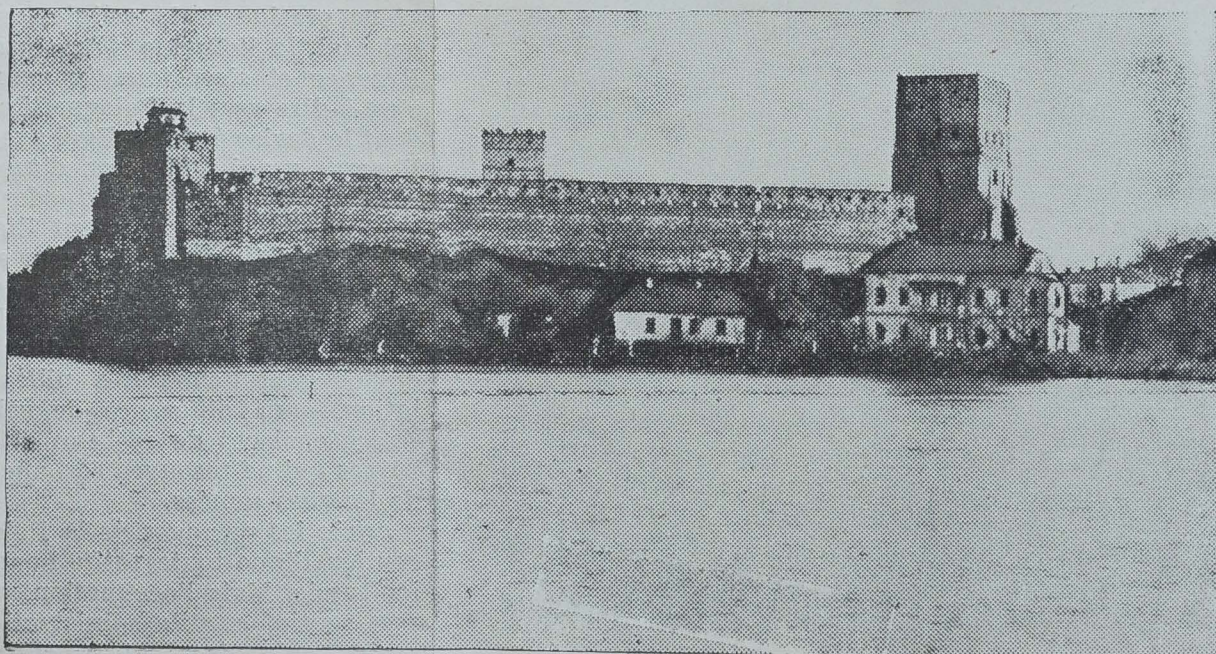
A travers la Volhynie



LA LAŬRA (ÉGLISE ORTHODOXE) DE POZAJOW



CHATEAU FORTIFIÉ DU 15^e SIÈCLE, A ŁUCK, SUR LE STYR



A l'Orient de la Pologne



DEUX PAYSANS RUTHÈNES DES ENVIRONS DE KRZEMIENIEC
EN COSTUME NATIONAL



UNE ÉGLISE ORTHODOXE, FORTIFIÉE POUR SERVIR D'ABRI
AUX PAYSANS PENDANT LES INVASIONS TARTARES ET TURQUES
(16^e SIÈCLE)



Cet état de choses changea après la Révolution de novembre 1831. Le gouvernement russe, voulant punir la Volhynie d'avoir pris part au soulèvement, russifia l'administration, confisqua les immenses propriétés des magnats, supprima les écoles polonaises et ferma les couvents. La répression devint impitoyable après l'insurrection de 1863 : on expropria la plupart des propriétaires terriens, et l'on défendit aux Polonais et aux catholiques d'acheter des terres. Seuls, les Russes orthodoxes et les étrangers étaient autorisés à acheter des propriétés.

Pendant la Grande Guerre, la Volhynie fut le théâtre de longues et terribles luttes. Pour la deuxième fois, le pays redevint un désert. Les armées russes, fidèles à leur tactique, allumaient des incendies en se retirant, de façon à ne laisser derrière elles que des ruines. C'est dans ce pays qu'eurent lieu, en 1916, de nombreux combats livrés par les légions de Pilsudski. Une colline située près du Styr et où tombèrent de nombreux Légionnaires, reçut le nom de « Montagne des Polonais ».

Le 9 février 1918, les occupants signèrent avec les Bolcheviks le célèbre traité de Brzesc-Litewski, en vertu duquel la Volhynie tout entière, avec la terre de Chelm et la Podlasie, était donnée aux Ukrainiens ; les Allemands restaient dans le pays en qualité de « créateurs » et de « protecteurs » du nouvel état. Ce quatrième partage de la Pologne fut accueilli dans tout le pays avec indignation. Les manifestations de protestation des Polonais furent punies par les Allemands à coups d'arrestations qui furent surtout nombreuses parmi la jeunesse universitaire.

Les terres données aux Ukrainiens ne passèrent entre leurs mains qu'après le départ des Allemands, en novembre 1918. Mais dès le mois de mai de l'année suivante, les armées polonaises occupaient de nouveau la Volhynie, où elles sont heureusement restées, sauf pendant la courte période de l'invasion bolchevique, jusqu'à aujourd'hui.

Depuis qu'elle est passée sous l'administration polonaise, la province se développe rapidement : les blessures causées par les années d'esclavage et la guerre se cicatrisent rapidement ; l'instruction et la culture amènent le bien-être et la prospérité.

On cultive en Volhynie la betterave, le houblon, le tabac, les légumes, les fruits. L'élevage y devient de jour en jour plus important et contribue au développement des industries de transformation et de l'exportation. L'année dernière, pour ne donner qu'un exemple, les Soviets ont acheté en Volhynie plusieurs wagons de semences de trèfle.

Actuellement, on procède en Volhynie à des mesures qui bouleversent la vie rurale : on morcèle la grande propriété et on regroupe les biens des paysans. Il en résulte qu'au lieu de villages, il se crée des colonies dispersées et des fermes entourées de leur verger et de leurs propres champs, ce qui donne à la Volhynie un aspect nouveau et tout différent de l'ancien.

Le développement de la Volhynie sous le gouvernement polonais actuel se fait sentir dans toutes les branches de l'activité. Disons, par exemple, que du temps de l'occupation russe, 24.000 enfants à peine fréquentaient les écoles primaires, alors qu'aujourd'hui, leur nombre est monté à 260.000. A la place des misérables maisons d'école à moitié en ruines, s'élèvent des centaines de locaux scolaires répondant aux prin-



UN MENDIANT MUSICIEN

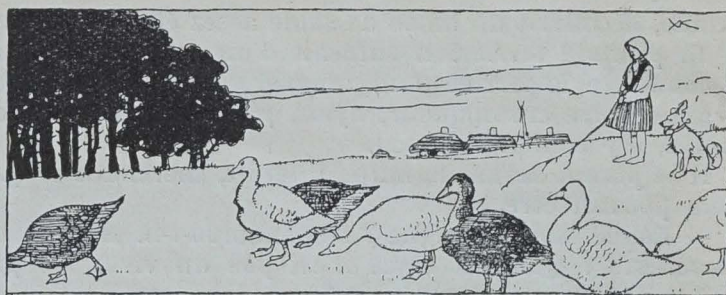
cipes les plus modernes de l'hygiène. A Krzemieniec s'est ouvert un lycée qui est un foyer de culture rayonnant bien au-delà des frontières de la woïéwodie.

Une nouvelle ère de développement s'ouvre devant l'industrie, ressuscitant les vieilles traditions qui célébraient les faïences et les porcelaines de Volhynie, vendues jadis plus cher que leur poids d'or dans le pays et à l'étranger, et qui sont aujourd'hui collectionnées par les musées.

La Volhynie possède de grandes richesses minérales, concentrées en grande partie dans la partie de la province appelée « District Industriel » qui est aujourd'hui en cours d'exploitation. On y exploite surtout le granit, formant la principale couche de terrain de la région, de curieuses carrières de basalte de provenance volcanique, ainsi que du calcaire qui date de l'époque où les eaux de la mer couvraient le territoire de la Pologne.

On trouve encore en Volhynie des couches de charbon brun, de silice, de pierre à chaux, de grès, d'argile à porcelaine, à faïence et à poterie, de graphite, de minerai de fer, de tourbe, des pierres de moraines, et par endroit de l'ambre. Malgré cette richesse, si l'on excepte les industries de transformation agricole : distilleries, sucreries, moulins à vapeur, scieries, papeteries, goudronneries, fabriques de ciment, verreries et usines métallurgiques de peu d'importance, l'industrie est encore fort peu développée dans cette région.

La Volhynie a toujours été une sorte de frontière entre deux mondes et deux civilisations : l'une, la polonaise, sereine, pleine de liberté et de gaieté ; l'autre, l'orientale, la ruthène, sombre, froide et dure. La preuve des dispositions conciliantes, du libéralisme inné, du respect des droits humains qui ont toujours animé les Polonais nous est donnée, entre autres exemples, par la générosité avec laquelle ces derniers, bien que catholiques, fondèrent et entretenaient autrefois tous les temples orthodoxes de leurs confins orientaux. Aujourd'hui encore, alors que les Bolcheviks ont détruit toutes les églises et dévasté les lieux saints de Russie, la ville de Poczajow, en Pologne, est devenue le centre de la religion orthodoxe, impitoyablement chassée de son pays.



Les mésaventures du savant Baliverne

Le gnome Baliverne vient de tomber dans le trou où le renard Grassot fait ripaille, Grassot va amener par ses flatteries le naïf Baliverne aux plus déplorables actions.

Il était justement assis dans un coin de sa demeure et finissait de manger un chapon gras, dont les plumes étaient éparpillées dans le trou.

Quand Grassot vit dégringoler Baliverne, il interrompit son festin, fit en deux coups de patte un creux où il jeta les os, et les recouvrit de terre ; puis il regarda.

Baliverne tombant dans le trou lui sembla fort ridicule avec ses sauts périlleux ; mais le rusé Grassot n'en laissa rien voir, et abaissant humblement la queue, il s'approcha de son hôte.

— Mon bon Monsieur, dit-il avec douceur, vous vous êtes trompé de porte, à ce que je vois ?

— Oui-dà, répondit Baliverne. Il fait un peu sombre ici, et je n'ai pas aperçu la bonne entrée. Par-dessus le marché, j'ai les yeux affaiblis par mon travail continuel à ma grande œuvre historique.

— Ah ! s'écria Grassot avec enthousiasme. Alors j'ai l'honneur de recevoir un savant, un confrère ! Ma vie, à moi aussi, se passe à fouiller les livres. Et j'ai écrit, moi aussi, un gros volume sur le développement et l'élevage des poules et des pigeons dans les villages ; j'offre même un projet pour un nouveau système de construction des poulaillers. Voici les plumes dont je me sers pour cet ouvrage.

D'un geste modeste, il indiqua les plumes éparpillées du chapon fraîchement étranglé.

Le savant Baliverne resta stupéfait.

Puisque lui-même, avec une seule plume d'oie grise, avait su gagner une telle célébrité parmi les siens, comme il devait être célèbre, celui qui avait employé des masses de plumes magnifiques et dorées !

Mais Grassot s'approcha de lui et lui dit :

— Et dis-moi, cher confrère, d'où te vient cette belle plume ? Où se trouve l'être sympathique dont elle provient ? Je serais heureux de faire avec lui la plus intime connaissance !

— Cette plume, répondit Baliverne, provient de l'aile d'une oie que mène aux champs, avec tout un troupeau, Mariette l'orpheline.

— Avec tout un troupeau ? répéta Grassot ravi. Et tu dis, cher confrère, que c'est une petite orpheline qui les garde ? Une petite orpheline qui, certainement, ne peut en venir à bout ? Oh ! avec quel plaisir je l'aiderais ! Avec quel plaisir je la remplacerais dans son travail, cette pauvre et intéressante orpheline ! Tu dois savoir,

cher confrère, que j'ai le cœur très, très compatissant ! Tout aussi tendre que le beurre au mois de mai !

Il se frappa la poitrine de sa patte, pour attester la sincérité de ses paroles, et, se rapprochant du docte Baliverne, il flaira un moment sa plume. Puis il dit, en s'essuyant les yeux :

— Ne sois pas surpris, cher confrère, de mon émotion ! Je sens comme une révélation de ma destinée : convertir les oies égarées, telle est ma vocation ; aider les petites orphelines à les surveiller, c'est le grand but de ma vie.

Et, levant les pattes, il s'exclama :

— O vous, êtres innocents ! O vous, douces créatures ! A partir d'aujourd'hui, je veux me consacrer entièrement à votre service !

Ce disant, il se tourna vers la porte, pour quitter le terrier. Et derrière lui, par un long corridor, marchait Baliverne.

Ils avaient déjà parcouru ensemble la moitié du chemin quand le renard se retourna et dit :

— N'oubliez pas, cher Monsieur et confrère, de noter la rencontre d'aujourd'hui dans votre précieux volume. Pas d'éloges, pas de coups d'encensoir pour moi. Ecris tout bonnement que tu as rencontré un grand ami du genre humain, appelé Grassot, — n'oublie pas le nom, je t'en prie ! — un grand savant, auteur de nombreux ouvrages ; en un mot, un renard d'une nature peu commune, digne de la plus grande confiance des gardeuses d'oies et des propriétaires de poules et de canards. Tu comprends, cher confrère, que ma modestie innée ne me permet pas de trop parler de mes qualités. Aussi, me contenterai-je de cette petite mention ; je laisse le développement à ta perspicacité.

Ils s'embrassèrent comme des frères, et continuèrent leur chemin.

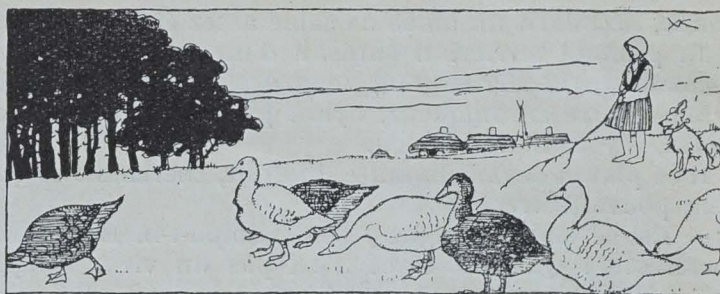
Déjà la clarté devenait plus vive et plus vermeille, et la chaleur commençait à se faire sentir.

Quand ils arrivèrent enfin à l'endroit où était creusée l'entrée du terrier, sous le tronc d'un arbre, le renard fit un saut, cria à son compagnon : au revoir ! et disparut dans les broussailles épaisses.

Baliverne fut enveloppé par l'odeur de la mousse humide et de l'herbe nouvelle, et, sentant que la tête commençait à lui tourner, il s'assit sur une pomme de pin de l'année passée. Il se reposa un moment avant de reprendre son voyage, heureux d'avoir fait, par une permission du destin, la connaissance d'un si digne animal.

...

Quelque temps après, Baliverne, en marchant de ça de là dans la forêt pour se réchauffer, car la nuit était



Les mésaventures du savant Baliverne

Le gnome Baliverne vient de tomber dans le trou où le renard Grassot fait ripaille, Grassot va amener par ses flatteries le naïf Baliverne aux plus déplorables actions.

Il était justement assis dans un coin de sa demeure et finissait de manger un chapon gras, dont les plumes étaient éparpillées dans le trou.

Quand Grassot vit dégringoler Baliverne, il interrompit son festin, fit en deux coups de patte un creux où il jeta les os, et les recouvrit de terre ; puis il regarda.

Baliverne tombant dans le trou lui sembla fort ridicule avec ses sauts périlleux ; mais le rusé Grassot n'en laissa rien voir, et abaissant humblement la queue, il s'approcha de son hôte.

— Mon bon Monsieur, dit-il avec douceur, vous vous êtes trompé de porte, à ce que je vois ?

— Oui-dà, répondit Baliverne. Il fait un peu sombre ici, et je n'ai pas aperçu la bonne entrée. Par-dessus le marché, j'ai les yeux affaiblis par mon travail continuel à ma grande œuvre historique.

— Ah ! s'écria Grassot avec enthousiasme. Alors j'ai l'honneur de recevoir un savant, un confrère ! Ma vie, à moi aussi, se passe à fouiller les livres. Et j'ai écrit, moi aussi, un gros volume sur le développement et l'élevage des poules et des pigeons dans les villages ; j'offre même un projet pour un nouveau système de construction des poulailers. Voici les plumes dont je me sers pour cet ouvrage.

D'un geste modeste, il indiqua les plumes éparpillées du chapon fraîchement étranglé.

Le savant Baliverne resta stupéfait.

Puisque lui-même, avec une seule plume d'oie grise, avait su gagner une telle célébrité parmi les siens, comme il devait être célèbre, celui qui avait employé des masses de plumes magnifiques et dorées !

Mais Grassot s'approcha de lui et lui dit :

— Et dis-moi, cher confrère, d'où te vient cette belle plume ? Où se trouve l'être sympathique dont elle provient ? Je serais heureux de faire avec lui la plus intime connaissance !

— Cette plume, répondit Baliverne, provient de l'aile d'une oie que mène aux champs, avec tout un troupeau, Mariette l'orpheline.

— Avec tout un troupeau ? répéta Grassot ravi. Et tu dis, cher confrère, que c'est une petite orpheline qui les garde ? Une petite orpheline qui, certainement, ne peut en venir à bout ? Oh ! avec quel plaisir je l'aiderais ! Avec quel plaisir je la remplacerais dans son travail, cette pauvre et intéressante orpheline ! Tu dois savoir,

cher confrère, que j'ai le cœur très, très compatissant ! Tout aussi tendre que le beurre au mois de mai !

Il se frappa la poitrine de sa patte, pour attester la sincérité de ses paroles, et, se rapprochant du docteur Baliverne, il flaira un moment sa plume. Puis il dit, en s'essuyant les yeux :

— Ne sois pas surpris, cher confrère, de mon émotion ! Je sens comme une révélation de ma destinée : convertir les oies égarées, telle est ma vocation ; aider les petites orphelines à les surveiller, c'est le grand but de ma vie.

Et, levant les pattes, il s'exclama :

— O vous, êtres innocents ! O vous, douces créatures ! A partir d'aujourd'hui, je veux me consacrer entièrement à votre service !

Ce disant, il se tourna vers la porte, pour quitter le terrier. Et derrière lui, par un long corridor, marchait Baliverne.

Ils avaient déjà parcouru ensemble la moitié du chemin quand le renard se retourna et dit :

— N'oubliez pas, cher Monsieur et confrère, de noter la rencontre d'aujourd'hui dans votre précieux volume. Pas d'éloges, pas de coups d'encensoir pour moi. Ecris tout bonnement que tu as rencontré un grand ami du genre humain, appelé Grassot, — n'oublie pas le nom, je t'en prie ! — un grand savant, auteur de nombreux ouvrages ; en un mot, un renard d'une nature peu commune, digne de la plus grande confiance des gardeuses d'oies et des propriétaires de poules et de canards. Tu comprends, cher confrère, que ma modestie innée ne me permet pas de trop parler de mes qualités. Aussi, me contenterai-je de cette petite mention ; je laisse le développement à ta perspicacité.

Ils s'embrassèrent comme des frères, et continuèrent leur chemin.

Déjà la clarté devenait plus vive et plus vermeille, et la chaleur commençait à se faire sentir.

Quand ils arrivèrent enfin à l'endroit où était creusée l'entrée du terrier, sous le tronc d'un arbre, le renard fit un saut, cria à son compagnon : au revoir ! et disparut dans les broussailles épaisses.

Baliverne fut enveloppé par l'odeur de la mousse humide et de l'herbe nouvelle, et, sentant que la tête commençait à lui tourner, il s'assit sur une pomme de pin de l'année passée. Il se reposa un moment avant de reprendre son voyage, heureux d'avoir fait, par une permission du destin, la connaissance d'un si digne animal.

Quelque temps après, Baliverne, en marchant de çà de là dans la forêt pour se réchauffer, car la nuit était

froide, découvrit un amas de sable assez élevé et creusé d'un profond terrier. Il suffisait d'un coup d'œil pour reconnaître le terrier d'un renard.

Mais notre chroniqueur, ayant passé sa vie dans les livres, s'y connaissait peu.

Il se planta devant la butte, interdit, cherchant ce que cela pouvait être.

— Est-ce une montagne ? se demanda-t-il. Est-ce une forteresse ? Qui sait si ce n'est pas un vieux temple païen des anciens gnomes ? C'est bien possible ! C'est bien possible !

Et il en fit le tour, avec la plus minutieuse attention.

Alors de ce terrier sortit précautionneusement une tête rousse et pointue, aux yeux ardents, aux dents fortes et aiguës. Elle se montra, recula, se montra encore, et à la fin, sortit derrière elle le corps élané et fin de Grassot.

Grassot reconnut Baliverne sur-le-champ. Mais il prit un air indifférent et dit, en se rapprochant de quelques pas :

— Qui es-tu, pèlerin inconnu ? Que cherches-tu dans ces lieux consacrés à la science et à la vertu ?

— Je suis chroniqueur à la cour du Roi Brillot, de la Grotte de Cristal, pour servir Votre Grâce, répondit poliment Baliverne.

— Ah, c'est toi, savant ! s'écria Grassot. Quelle bonne fortune t'amène ici ? Comment ! Tu ne me reconnais pas ? Je suis Grassot, savant auteur de nombreux livres, auquel tu as daigné rendre visite, il y a peu de temps.

Baliverne se frappa le front et dit :

— Si je me rappelle ? Comment donc ! ai-je pu l'oublier un moment ? Je prie de tout mon cœur Votre Grâce de me pardonner.

Il disait Votre Grâce, parce qu'il trouvait peu convenable d'appeler simplement Monsieur un si digne animal, comme si c'était le premier perruquier venu.

Ils se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant et se baisant mutuellement. Puis, Baliverne demanda :

— Je voudrais apprendre de Votre Grâce ce que signifie ce monticule que je vois devant moi. Ne sera-t-il point trop hardi de ma part de demander des éclaircissements ?

— Oh ! c'est une bagatelle ! répondit Grassot en souriant. J'ai fait élever ce monticule afin d'avoir toujours sous la main une quantité de sable suffisante pour en saupoudrer mes savants manuscrits.

Il abaissa son regard méditatif, se frotta le front avec sa patte, et ajouta modestement :

— J'ai travaillé ces derniers temps d'une façon excessive. Et comment va l'œuvre de mon docte collègue ? ajouta-t-il après un moment, avec un intérêt aimable.

— Ah ! gémit Baliverne, il vaut mieux n'en pas parler. Il m'est arrivé la plus grande infortune qui

puisse accabler un auteur : mon livre a été détruit et ma plume brisée.

— Brisée ! répéta Grassot, saisissant la balle au bond. Ses yeux se mirent à luire et ses dents parurent encore plus aiguës.

— Mais rien n'est plus facile que d'en retrouver une, et même plusieurs, cinq, dix. Que dis-je ? Je me fais fort de procurer une centaine de plumes à mon respectable collègue, en échange d'un petit service, tout petit, minuscule, pas plus gros qu'un grain de sable ! Et aujourd'hui, encore, tout de suite, dans une heure !

Il passa familièrement son bras sous celui de Baliverne, et, se promenant avec lui, lui parla ainsi, à voix étouffée :

— Dans cette contrée, il y a un chien que je ne peux pas supporter. Je ne comprends pas moi-même la cause de cette répugnance : est-ce son apparence hideuse ou ses mauvaises mœurs ? Est-ce parce qu'il reste tout le jour sans rien faire, près de sept misérables oies que rien ne menace ? Bref, je ne peux supporter ce détestable animal et je voudrais être débarrassé de lui, au moins pour quelques moments. Il vient toujours justement, comme pour me narguer, avec une fillette en haillons et ces sept malheureuses oies, qui n'ont que la peau et les os ; il vient jusqu'ici, dans cette prairie, près du bois, vis-à-vis de ma demeure, et il empoisonne de sa vue les heures que je consacre à mes savants travaux. Aussi, quand il viendra aujourd'hui, taquine-le un peu, cher collègue, pour qu'il se mette à te pourchasser et qu'il s'éloigne de moi. Pendant ce temps, j'achèverai l'œuvre que je médite depuis longtemps.

Si tu réussis, il te sera remis une masse de ces plumes ; leur vertu est telle que, si tu en prends une ou deux à la main avant de t'endormir le soir, tu trouveras écrit le quart de ton livre quand tu te réveilleras le matin. C'est comme cela qu'elles sont, ces plumes !

Baliverne, dont les yeux s'éclairèrent, sentit l'eau lui venir à la bouche, et dit :

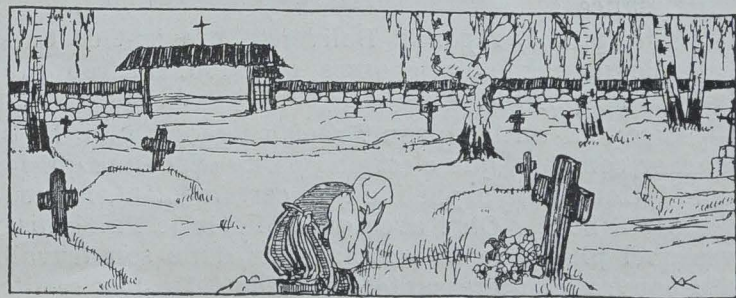
— Mais volontiers ! Bien volontiers ! Mais de tout cœur ! Je prie Votre Grâce de disposer de moi comme bon lui semble. Je suis tout entier à son service.

Il se mit à saluer le renard, en faisant des courbettes de côté et d'autre, et il lui serra les pattes de devant avec une extrême tendresse.

(Et c'est ainsi que Baliverne est amené à servir de complice au renard. Il éloigne de Mariette l'orpheline son chien Rougeaud, et pendant ce temps, Grassot égorge les oies de la fillette. Baliverne comprend sa sottise, mais il est trop tard.)

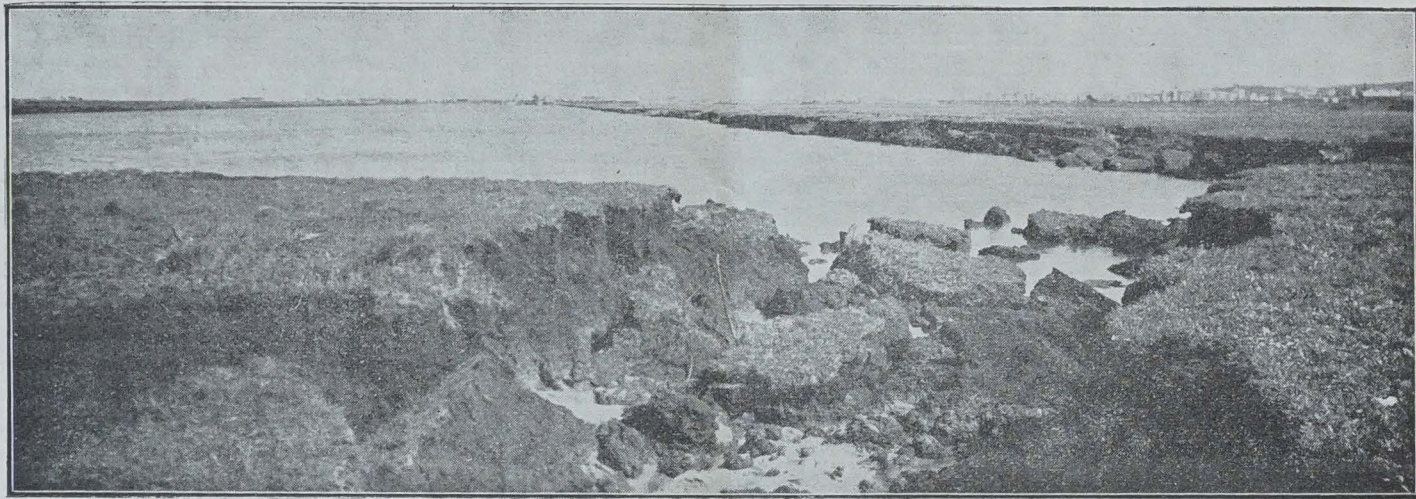
MARIE KONOPNICKA.

(Extrait de « Mariette et les Gnomes »)



Gdynia ou le miracle de l'énergie Polonaise

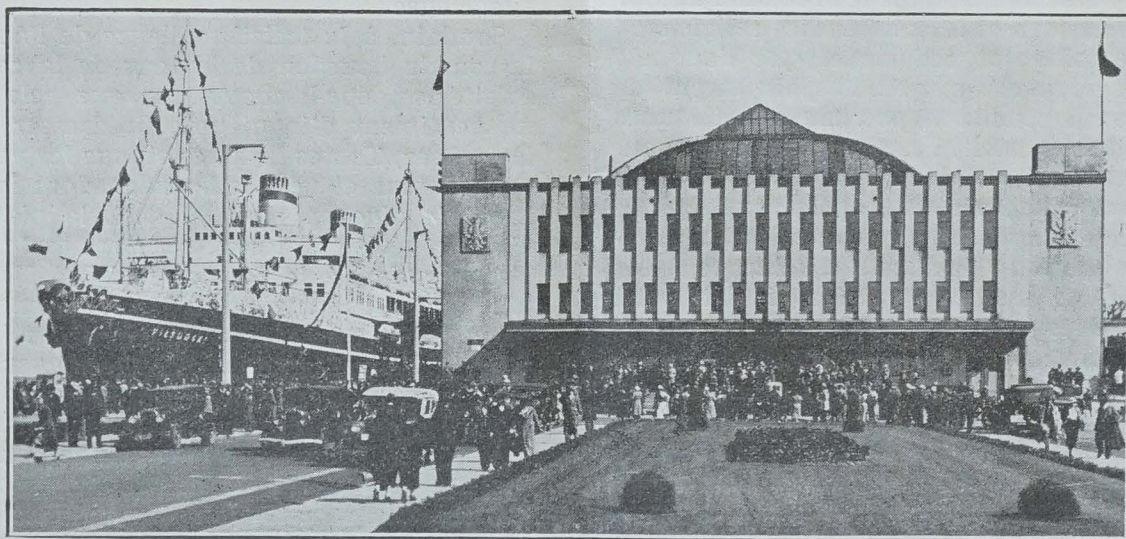
— (0) —



LA COTE EN 1925

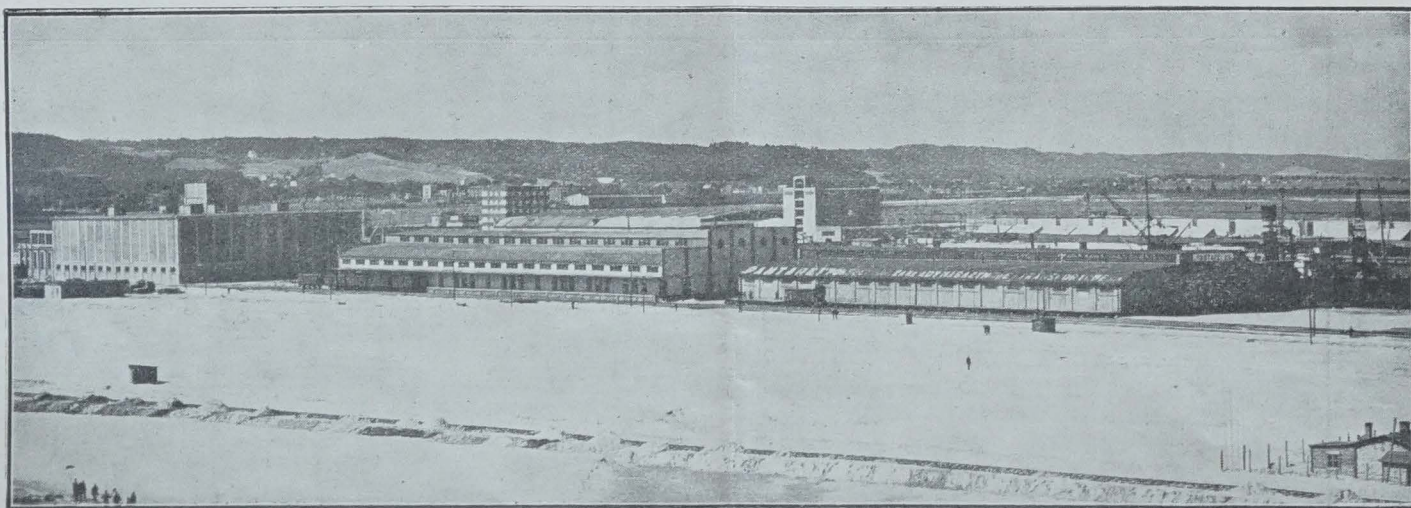
— 83 —

Le
Maréchal
Pilsudski



Et la Gare
Maritime
de Gdynia

— 84 —



AUJOURD'HUI

LA MORT DE LA REINE HEDWIGE

(La reine Hedwige d'Anjou, petite-nièce de Saint-Louis, qui, par son mariage avec le Grand-Duc Jagello, assura, pour des siècles, l'union de la Pologne et de la Lithuanie, mourut toute jeune, à Cracovie, en 1399).

...Le lendemain, pourtant, arrivèrent du château des nouvelles défavorables, aussi bien du nourrisson que de la mère, qui bouleversèrent la ville. La foule se rua tout le jour dans les églises, comme en temps de pardon. Les vœux affluaient pour la santé de la reine et de la princesse. On voyait les pauvres paysans offrir dans leur émoi des boisseaux de blé, des agneaux, des poulets, des chapelets de champignons séchés, ou des caissettes de noix. Les riches présents des chevaliers foisonnaient, ainsi que ceux des marchands et des artisans. On dépêchait des courriers vers les lieux miraculeux. Les astrologues consultaient les astres. A Cracovie même, on ordonna des processions solennelles. Toutes les corporations et toutes les confréries s'y rendirent. Toute la ville fut pavoisée de bannières. Il y eut également une procession d'enfants, car on estimait que ces êtres innocents obtiendraient plus aisément la grâce de Dieu. A chaque instant, par les portes de la ville, arrivaient de nouvelles foules des environs.

Ainsi s'écoulèrent les jours après les jours, dans le tintement incessant des cloches, dans le brouhaha autour des églises, les processions et les cérémonies religieuses. Mais quand la semaine fut écoulée et que l'auguste malade et l'enfant vivaient encore, l'espoir emplît de nouveau les cœurs. Il sembla impossible aux hommes que Dieu ravît prématurément la souveraine du royaume qui, n'ayant travaillé que pour Lui, devrait laisser son œuvre immense inachevée, et l'apôtre qui, par le sacrifice de son propre bonheur, avait amené à la chrétienté la dernière nation païenne de l'Europe. Les savants rappelaient tout ce qu'elle avait fait pour l'académie ; les prêtres, tout ce qu'elle avait accompli pour l'amour de Dieu ; les hommes d'Etat, combien elle avait travaillé pour la paix entre les monarques chrétiens ; les juristes, tout ce qu'elle avait fait pour la justice ; les pauvres, tout ce que lui devaient les malheureux ; et il n'entraît dans l'esprit de personne que cette vie, si utile au royaume et au monde entier, pût être arrêtée avant le temps.

Cependant, le 13 juillet, le glas des cloches annonça la mort de l'enfant. La ville fut de nouveau en effervescence, et l'inquiétude s'empara des hommes, et les

foules inondèrent à nouveau le Wawel, pour s'informer de la santé de la reine. Mais, cette fois, personne ne rapporta de bonnes nouvelles. Au contraire, les traits des seigneurs qui entraient au château, ou qui sortaient par les portes, étaient sombres et s'assombrissaient davantage de jour en jour. On disait que l'abbé Stanislas Skarbimierz, maître ès-sciences libérales à Cracovie, ne quittait plus la reine, qui recevait chaque jour le Saint Viatique. On disait également qu'à chaque communion, sa chambre s'emplissait d'une lumière céleste. Plusieurs l'avaient vue, même à travers les fenêtres, mais cette vue terrorisait plutôt les cœurs dévoués à la dame, comme un signe que, pour elle, commençait déjà la vie surnaturelle.

Un grand nombre pourtant refusait de croire qu'une si horrible chose pût être, et ils se réconfortaient avec l'espoir que les justes cieux se contenteraient d'une seule victime. Cependant, le 17 juillet, vers cinq heures du matin, le bruit se répandit soudain parmi le peuple que la reine entraît en agonie. Tout ce qui vivait se hâta vers le palais. La ville fut désertée au point qu'il n'y resta que les estropiés, car les mères portant leurs nourrissons s'étaient élancées vers les portes. Les magasins étaient fermés ; on ne préparait pas à manger. Toutes affaires avaient cessé, tandis que le Wawel était assiégé d'une marée humaine, inquiète, terrifiée, mais silencieuse.

Soudain, à la treizième heure de l'après-midi, s'éleva le son du bourdon de la tour de la cathédrale. On ne saisit pas, sur-le-champ, ce que cela signifiait, mais un sentiment d'inquiétude fit dresser les cheveux sur les crânes. Toutes les têtes et tous les yeux se tournèrent vers la tour et vers le bourdon dont le branle s'accroissait de plus en plus, et dont la plainte commençait d'être répétée par les autres dans toute la ville, chez les Franciscains, à la Sainte-Trinité, à Notre-Dame et partout à travers la ville entière. On comprit enfin le sens de ces gémissements : les âmes des hommes se remplirent d'effroi et d'une douleur aussi intense que si les cœurs de bronze des cloches eussent frappé directement les cœurs de tous les assistants.

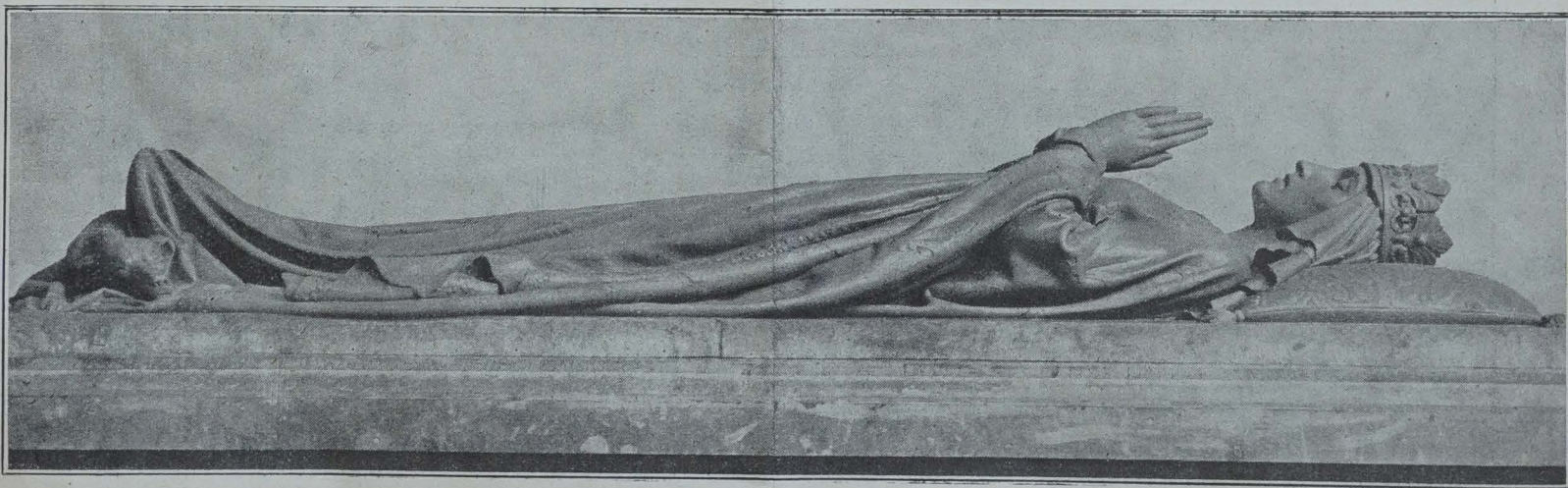
Alors se déploya sur la tour une bannière noire portant au centre une grande tête de mort sous laquelle blanchissaient deux tibias humains disposés en croix.

Toute incertitude cessa. La reine avait rendu son âme à Dieu.

HENRY SIENKIEWICZ

(Les Chevaliers Teutoniques)

Traduit par de Tersant et Teslar)



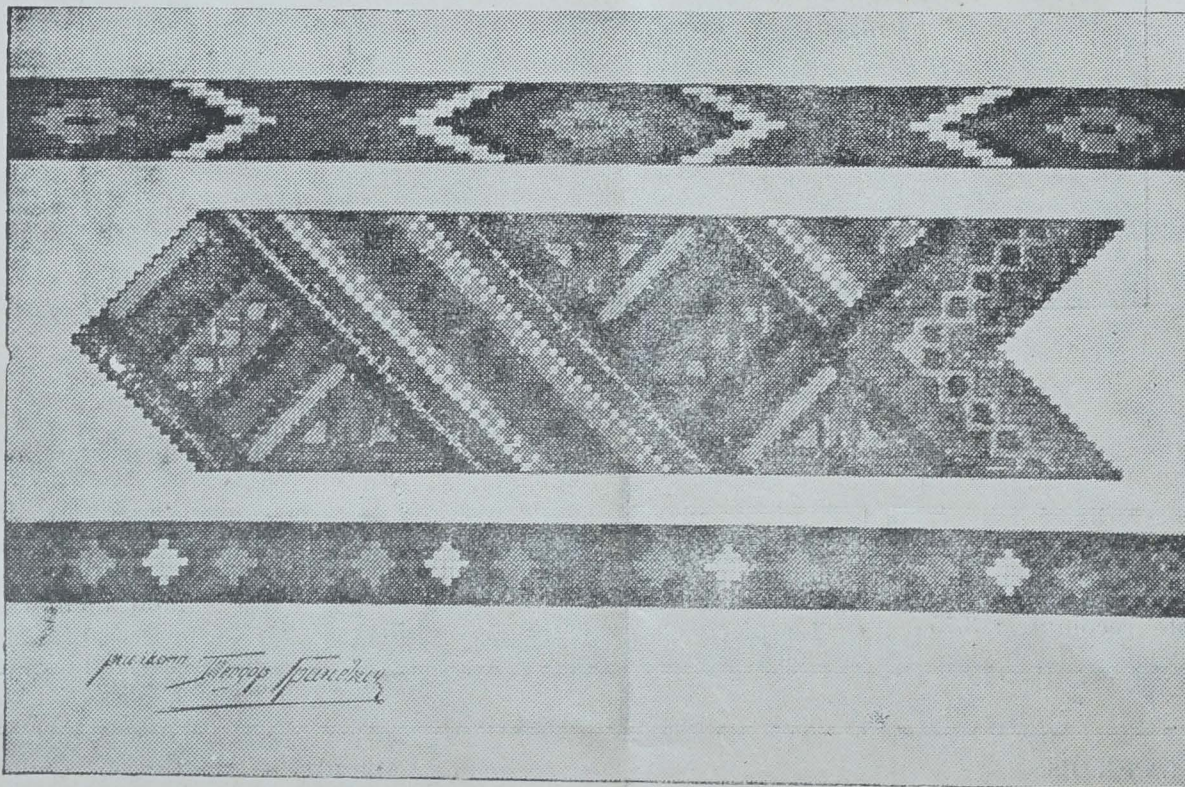
TOMBEAU MODERNE DE LA REINE HEDWIGE AU WAWEL DE CRACOVIE, PAR ANTOINE MADEJSKI



Nos amies polonaises brodent comme des fées !

Admirez les guirlandes de fleurs rouges, bleues et dorées, que lancent sur la toile les fillettes de l'école primaire de Koscierzyna (en Poméranie).

La bande de broderie rouge et noire, à dessins géométriques, ci-dessous, a été exécutée par les petites paysannes de Wolhynie (à l'est de la Pologne). Elle servira d'ornement aux manches de leurs chemises de toile, sur l'épaule, ou au poignet. Ou bien, elle fera le devant d'une chemise d'homme.





LES BEAUX COSTUMES POPULAIRES DE LA POLOGNE
AU PAYS HOUTSOULE

NOTRE INSIGNE

L'Aigle Blanc, émail et métal
3 fr., par poste recomm. : 3,75

NOS CARTES POSTALES

Série de 6 en noir 0,50
La pièce en couleurs 0,75

NOS TIMBRES très artistiques

(grands hommes, paysages,
monuments).
La série de 20 1 fr.